

## Commercer avec les objets et les choses : une perspective anthropologique.

### Introduction

La discipline anthropologique s'intéresse aux objets depuis ses origines, d'où son étroite association avec les musées.

La collecte, l'inventaire et l'étude d'objets issus des sociétés indigènes ont toujours fait partie des procédures de base de l'enquête ethnographique (l'enquête de terrain).

Cet état de fait a contribué à donner aux objets un statut de preuve, de témoin solide pour tout compte-rendu ethnologique, qu'il s'agisse de monographies, livres, articles ou évidemment expositions. Solidité de la base matérielle du savoir : D'un point de vue positiviste (celui des anthropologues des techniques) travailler sur les objets c'est travailler sur du solide, l'objet ne peut ni mentir ni se tromper. Les objets et les techniques constituent un champ d'investigation qui confronte la discipline à sa propre vision de la science. Il permet une mise en ordre du monde social que peu d'autres objets de recherche autorisent.

[Crise du savoir ethnologique années 1980, Clifford, Marcus : Writing cultures ; l'anthropologue n'étudie pas des cultures, il en écrit ; anthropologie postmoderne, subjectiviste ; postcolonial studies].

Dans le même mouvement critique, le discours du musée a été rudement ébranlé, le rapport de l'anthropologie avec les objets également : remise en cause du statut indiscutable de l'objet comme source : Jacques Hainard à Neuchâtel ; nouvelle muséologie J. Davallon. D'ailleurs, certains se demandent désormais si l'on n'a pas été trop loin dans la déconstruction et proposent de repenser le musée d'ethnographie sans forcément reprendre cette appellation : Nicholas Thomas : We need ethnographic museums today – whatever you think of their history ; B. De L'Estoile : recomposition des rapports entre anthropologie et musées ; MUCEM, Quai Branly, Confluences : grands musées français cherchant à mettre en valeur les dynamiques sociales et interculturelles, à décroiser musée et spectacle, arts et sciences humaines.

Je voudrais montrer ici comment, malgré une certaine défiance de la discipline pour ce que l'on nomme la culture matérielle, l'anthropologie a continué à s'intéresser aux objets malgré les critiques faites aux musées et à leur mise en ordre du monde. Le matériau primitif/premier de l'anthropologue c'est la rencontre avec un interlocuteur ; ce n'est pas une liste d'objets, un catalogue ou un inventaire (à moins de faire l'histoire des collections mais alors fait-on de l'anthropologie ou de l'histoire de la discipline ?). Pourtant cette façon de s'approprier les objets et les choses n'a pas que des inconvénients, intellectuels et politiques. Elle permet aussi d'y voir plus clair.

### Listes, catalogues, inventaires

Une partie du travail de l'anthropologie consiste à suivre les objets dans leur devenir historique et social pour pouvoir saisir les mutations qu'ils subissent et déclenchent<sup>1</sup>. Cela revient à considérer aussi bien le moment de leur production, de leur éventuelle

---

<sup>1</sup> Voir Igor Kopytoff, The cultural biography of things...1986.

commercialisation, de leurs multiples usages, de leur possible abandon, de leur revalorisation et parfois de leur destruction.

A chacune de ces étapes, les objets sont susceptibles d'être mis en liste, catalogués, catégorisés en fonction des sphères d'échange et de consommation traversées.

L'établissement ou l'utilisation de listes d'objets, de nomenclature donc de mise en ordre et en catégories pose un problème d'appauvrissement du matériau d'enquête anthropologique. Ce constat relève de l'évidence : mettre en liste ou simplement décrire par l'écriture, c'est toujours réduire la complexité donc la richesse du réel, du foisonnement de la vie sociale. Jack Goody a montré comment la « raison graphique » n'était pas sans effets politiques et culturels<sup>2</sup>. Il s'est notamment intéressé à la liste en tant que mode de réduction du qualitatif au quantitatif, travail d'abstraction et de décontextualisation. L'écriture de listes « rend plus stricte la définition des catégories [et] contribue à accentuer la dimension hiérarchique du système classificatoire » (p. 182). La liste formalise, puisqu'elle « implique nécessairement une limite, un commencement et une fin » (187), elle procède parfois d'un « recodage linguistique » (p. 193).

La liste génère un processus d'hyper-généralisation (un mot ou une chose qu'on fixe dans une case recouvre ensuite une réalité générale, englobant les nuances contextuelles) mais qui n'a pas que des effets négatifs : « A travers une série de choix imposés et de forme binaire, la tradition lettrée va assurer la victoire d'un schéma déterminé, son hyper-généralisation. C'est bien sûr une perte qui ne va pas sans profit. Des questions sont soulevées, sont peut-être réglées ou bien restent posées, d'une manière qui dépasse tout ce qu'on peut espérer d'un discours oral » (p. 188). De plus, le caractère méthodique de la liste rassure, fournit un support stable à des sciences sociales travaillant plutôt sur de l'instable, de l'éphémère, de l'ambivalent.

#### Catalogues et normalisation industrielle

Lorsque nous nous intéressons à des objets industriels, nous sommes amenés à croiser plusieurs registres de classification et de mise en liste : en suivant une chronologie idéale, l'objet-produit s'inscrit sur un registre technique, un catalogue commercial, un bon de commande puis un bon de livraison avant sa commercialisation au cours de laquelle il sera inscrit sur d'autres listes. Puis, après une série d'étapes plus ou moins nombreuses, nous retrouverons l'objet sur des listes d'inventaire de collectionneurs et de musées. Grossièrement, dans son monde d'origine comme dans celui de son aboutissement patrimonial, l'objet s'inscrit sur une liste permettant de l'identifier et de le classer par rapport aux objets de la même classe ou du même type.

Ainsi, outre sa présence physique, l'objet parvient jusqu'à nous sous différentes formes graphiques. Pour certains nous disposons de plans sur calques, cotés (céramiques moulées, objets de fonderie...), de listes sur catalogue, de listes sur bons de commande. Ces types d'écritures correspondent à la période industrielle et à une nécessité de mesurer, calibrer, inventorier, normaliser les objets d'usage courant afin d'étendre leur potentielle commercialisation, ce qui nécessite un répertoire le plus largement partagé.

Cette logique peut être ainsi résumée (cas de la céramique) : la production/les produits doivent être adaptés à un marché et le marché doit pouvoir identifier les produits en fonction de ses exigences (fonction, caractéristiques physiques, propriétés, dimensions...). D'où l'effacement progressif de formes et de nomenclatures vernaculaires, spécifiquement adaptées à des besoins locaux, au profit d'une normalisation et d'une standardisation généralisatrice.

<sup>2</sup> Jack Goody, *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, 1979, Paris, éditions de Minuit.

Logique d'influences réciproques : cette standardisation des objets nécessite une forme d'écriture (la liste-catalogue) et la mise en forme de ce catalogue nécessite une rigueur systématique du processus de fabrication des objets (respect strict des contenances, des dimensions, des couleurs...).

Le catalogue est destiné aux clients, il se doit de proposer une offre de produits large et ordonnée, hiérarchisée par forme, fonction, contenance. Le XIXe siècle européen voit le monde matériel devenir « polymorphe et hypertrophique », « les objets prolifèrent » et il s'agit « d'assimiler cette abondance »<sup>3</sup> en l'organisant. Le rapport aux choses évolue et la liste-catalogue, ses causes et ses effets, n'en sont qu'un signe parmi d'autres. [A discuter : La production sérielle n'est peut-être pas le point crucial de cette mutation : après tout, la céramique n'a pas attendu le XIXe siècle pour être produite en séries standards et en masse (voyez les amphores antiques, la poterie sigillée, etc.). La nouveauté de la révolution industrielle se trouve davantage dans la fixation par l'écrit et par l'imprimé de listes où les numéros de référence correspondent à des noms d'objets, à des contenus, à des formes].

Identifier les objets ; les nommer

Comment l'anthropologue, enquêtant sur ce type d'objet industriel sur le terrain, n'ayant accès qu'à des produits finis issus d'usines ayant fermé leurs portes depuis des décennies, utilise-t-il ces listes-catalogues ? A quoi lui servent-elles, lui qui ne s'intéresse qu'aux relations sociales contemporaines, vivantes, saisies à travers des situations vécues auxquelles il participe lui-même ?

Les catalogues sont à la fois des repères, des sources, des reflets très imparfaits du réel, et des objets en eux-mêmes (avec leur esthétique, leur sémantique, leur matérialité). Sur ce dernier point, le catalogue d'une entreprise de production céramique peut être recherché par un collectionneur avec la même motivation qu'une poterie de collection. Il est aussi conservé par le musée et exposé, sous vitrine. Source de documentation, archive numérisée, il reste un objet (éventuellement un « bel objet »).

Parler des objets sur le terrain avec des collectionneurs, des anciens ouvriers, des anciens industriels ou de simples possesseurs d'objets ne permet que rarement d'avoir une vision même approximative de l'éventail de production de l'entreprise. La liste catalogue est donc pour l'enquêteur une base d'identification des objets : elle nous fournit le nom de la poterie, précise la nomenclature ; nous n'avons plus affaire à un objet générique (une poterie, une céramique...) mais à une bouteille d'encre, une bouteille de cidre...pour s'en tenir à l'identification fonctionnelle. C'est une forme d'écriture des objets.

Mais c'est une source qui a ses limites, car la nomenclature des catalogues ne correspond pas ou pas toujours avec les termes utilisés par ceux qui s'attachent aux choses. Je pourrais multiplier les exemples de décalages entre la dénomination écrite d'objets sur la liste des producteurs et celle qu'on me transmet pendant l'enquête : ainsi « la calotte à confiture forme cache-pot (n°1551) » devient un « bol pour faire boire le chien » ; le « chauffe-pieds en grès n° 394 » est couramment identifié comme « crapaud » ; le « flacon pour distillateur » s'appelait dans les ateliers la « buire à calvados ».

Il faut ajouter qu'il existe dans chaque entreprise des objets produits en marge de la fabrication industrielle ou des commandes en petites séries qui n'entrent pas dans la nomenclature du catalogue.

---

<sup>3</sup> Marta Caraion « Objets », *Le Magasin du XIXe siècle*, n°2 : « Les Choses », 2012, p. 32-33.

Le catalogue le plus complet d'une entreprise ne recouvre généralement pas la totalité des productions, ce qui donne à l'anthropologue la possibilité de découvrir sur le terrain des objets que les archives ne lui avaient pas fait connaître.

#### Inventaires de collections

L'inventaire muséal reprend en grande partie le modèle de la liste catalogue de l'entreprise. Cette dernière a fixé une nomenclature, une catégorisation et une classification à laquelle l'objet peut avoir ensuite échappé au cours de ses pérégrinations : il peut avoir contrarié sa fonction initiale, s'être vu identifié à une ou plusieurs personnes, avoir acquis une valeur bien supérieure à sa valeur commerciale d'origine (cote des objets de collection). Ces épisodes constituent son devenir-autre. Mais il est rare que les musées prennent ces évolutions en compte, du moins dans le cadre de la classification des collections patrimoniales. La bouteille d'encre d'1/4 de litre conserve le même statut sur un catalogue d'usine et sur un registre d'inventaire muséal.

C'est, pour l'anthropologie, tout le problème des listes d'inventaire des musées d'ethnographie ou des écomusées/musées de société : elles catégorisent, fixent et figent le statut d'objets parfois ambivalents. Ce problème est central dans la critique adressée aux musées par les anthropologues, comme dans cet article de Jean Bazin et Alban Bensa au sujet du futur Musée du Quai Branly en 2000 :

« Un lien est noué entre les objets et leurs propriétaires originaires, entre la collection et une identité ethnique supposée stable. On dessine ainsi le panel des peuples « premiers » dont ces objets ne seraient que les traces. Et la muséographie d'apporter sa contribution à l'évidence de l'ethnie en assignant les choses aux seuls mots de la tribu. Les objets ont pourtant rarement été conçus pour jouer un rôle de symbole identitaire. Ils ont en outre un destin propre qui échappe à ceux qui les fabriquent. Si leur valeur documentaire est indéniable, on ne saurait pourtant les y réduire [...]. Va-t-on donc vraiment continuer à nous présenter des panoplies d'objets bambaras, inuits ou papous comme on nous montre, à l'aide d'un puzzle d'ossements savamment reconstitué, une espèce animale disparue ? »<sup>4</sup>]

Pour résumer, la mise en liste (qu'il s'agisse de liste catalogue ou de liste inventaire muséale) assigne aux objets une identité étroite et projette sur le monde une systématique à effets politiques. Il est possible de transposer cette critique aux terrains européens et à l'ethnologie du type « arts et traditions populaires » : les questions de tradition, d'authenticité, de typique seront alors mises en branle.

#### **Si temps d'exposé suffisant :**

A l'image du musée, mais de façon moins systématique, les collectionneurs privés dressent des inventaires et mettent en liste les objets de leurs collections. Ce classement est l'une des modalités par laquelle il s'approprie le monde et l'ordonne selon son point de vue (cf. les travaux de K.Pomian, Dominique Poulot, Russell Belk). Collectionner n'est pas accumuler, amasser sans discernement, empiler ou aligner des objets dans un espace donné. C'est au contraire sélectionner, ordonner et valoriser des objets soigneusement choisis, selon des critères précis.

Nous pouvons dire que « la » collection comme phénomène homogène n'existe pas. Il n'existe pas de collection *en général*, objet d'étude abstrait et monochrome dont on pourrait

---

<sup>4</sup> Jean Bazin et Alban Bensa, « A propos d'un musée flou », *Le Monde*, 19 avril 2000, page 18.

déterminer les contours exclusifs et analyser les motivations et ressorts psychosociologiques, mais il existe des collectionneurs et des pratiques collectionneuses.

La collection patrimoniale (concernant des objets reconnus comme patrimoniaux) s'avère un processus toujours en évolution, un commerce permanent et renouvelé avec les choses, dont les contours fluctuent avec les désirs et les attachements de la personne du collectionneur, avec les mouvements de sa vie sociale. Collectionner est une pratique évolutive, dynamique ; ce n'est pas seulement un corpus d'objets qui augmente régulièrement par acquisitions de nouveaux items. C'est davantage un agglomérat aux contours incertains, qui enfle ou rétrécit au gré des réflexions de son créateur.

C'est pourquoi il existe sans doute autant de modes de classement et d'inventaire que de collectionneurs, autant de types de listes et de critères que de types de collection.

L'appropriation d'un objet par un individu est un processus s'inscrivant dans le temps, dans la durée, une familiarisation ou mieux, une domestication mutuelle : l'individu apprend à connaître l'objet dans son histoire, dans le détail de sa matérialité ; l'objet s'intègre peu à peu au décor, trouve progressivement sa place dans la collection, s'insère dans un système rationnel d'organisation des choses. Dans le domaine du patrimoine, un objet banal peut devenir objet de collection par le jeu des constructions sociales et symboliques qui sont élaborées autour de lui. Les collectionneurs participent pleinement à enrichir ces constructions symboliques.

#### [Le réel ne correspond pas à la liste](#)

Le travail de l'anthropologue sur les objets, consistant à rencontrer des hommes et des choses, ne se cantonne évidemment jamais à un suivi scrupuleux des termes et de l'ordre établis par les listes. Celles-ci peuvent servir d'ancrage pour pouvoir désigner les choses et les doter d'une identité a minima, mais la chose singulière, celle que nous voyons et tenons sur le terrain est toujours autre chose que l'objet consigné sur la liste.

Sur la distinction chose/objet voir les textes de Jean Bazin dans *Des clous dans la Joconde*, Anacharsis 2008 : « La chose donnée » (1<sup>ère</sup> édition 1997, *Critique* n°596-597) : « Le jour où Oncle Victor a honoré mon baptême d'une timbale en métal argenté de chez Christofle et Tante Agathe mon anniversaire d'un vase en céramique style néo-Moustiers, ils ont, par leur action, transformé un objet quelconque, substituable à une infinité d'autres, en une chose singulière désormais désignée, dans un monde donné, par un nom propre : la *timbale d'Oncle Victor*, le *vase de Tante Agathe* » (p.552). « Des clous dans la Joconde », 1996 : Qu'elle en porte la trace dans son corps même (déprédations, mutilations, etc.) ou qu'elle en soit le « sujet » par le biais de la tradition qui lui est attachée, une chose est la somme de tout ce qui lui est arrivé, à commencer par l'événement de sa naissance » (p. 530). « Nous, les humains, et les choses nous coexistons dans un espace-temps commun. Elles y règnent même, au moins pour les plus puissantes d'entre elles, avec une certaine indifférence à l'égard des générations successives d'humains qui entrent en relation avec elles. (p. 531). Entre les sujets et les objets, il n'y a pas de confusion, puisque c'est précisément leur distinction, leur relation d'opposition complémentaire, qui les constitue en tant que tels. Entre les choses et les humains, la frontière est plus floue. Il suffit de considérer que les humains existent sous deux formes, comme personnes vivantes et comme ossements morts, comme agents en acte et comme reliques d'agents défunts, pour que notre distance aux choses, cette distance qui les constitue en objets à la fois neutres et appropriés à nos usages, se trouble. Car si les humains sont aussi des choses, pourquoi les choses, et au premier chef celles qui ont le statut d'artefacts humains, ne seraient-elles pas des personnes ? (p. 539))

Ma récente expérience menée sur un dépotoir de céramique industrielle en Saône-et-Loire (Pont-des-Vernes, commune de Pouilloux) m'a confronté physiquement à cet écart entre catalogue industriel (corpus d'objets connus) et réalité sociale des choses.

J'ai travaillé sur ce site avec un collectionneur : lui et moi connaissons bien la production de l'entreprise de Pont-des-Vernes, par l'intermédiaire des catalogues, des collections privées et publiques. Les objets parvenus jusqu'à nous avaient passé plusieurs phases de tri, au moment de la production, de la commercialisation, de l'usage quotidien, de la marchandisation de seconde main, etc. : les objets en question correspondaient globalement aux produits de l'usine, ceux qui avaient évité l'élimination en tant que déchets. Notre corpus coïncidait au catalogue de l'entreprise, liste des produits proposés à la vente, devenue liste des productions d'une entreprise historique qui sert de trame à la liste d'inventaire muséal.

Le dépotoir contenait les rebuts de céramiques et les déchets de l'entreprise : outillage usagé, moules et modèles de plâtre, débris d'accessoires réfractaires pour cuissons, démolitions de four ou de bâtiments. Concernant les céramiques, il y avait là des ratés de cuisson, avec des défauts de forme ou d'émaillage, des poteries cassés, des essais et éprouvettes. Il y avait là tout ce qui n'était pas parvenu jusqu'à nous après sa sortie de l'usine.

Je ne peux pas m'étendre sur les résultats de cette enquête : elle nous a donné accès au processus de fabrication, dans son détail ; elle nous a permis de comprendre comment les années 1920 avaient constitué un tournant dans l'histoire de l'entreprise et plus largement de l'industrie céramique, elle a changé notre regard sur les objets et sur les déchets.

Cette enquête montre principalement que l'anthropologie, quand elle est attentive et ouverte à ce qui se passe sur le terrain, considère les objets et les choses bien plus largement que par la seule focale de la liste classificatoire : la constitution de cette classification fait partie de sa réflexion, se nourrissant aussi bien de ce qui a été exclu de la liste que de ce qui la structure.

### Objets, choses et personnes

La distinction chose/personne est une question anthropologique très actuelle. L'exposition « Persona » actuellement présenté au musée du Quai Branly interroge précisément ce phénomène. Il s'agit d'une réflexion sur l'anthropomorphisme, les robots, les statues, la personnification d'objets, qui est une façon de socialiser les êtres peuplant notre environnement (qu'il s'agisse d'objets, d'animaux, d'esprits).

Evoquons seulement ces objets-limites, hybrides, conçus et traités comme des quasi-personnes, au point de susciter un certain trouble –voir travail d'Agnès Giard sur les love doll au Japon.

Autres cas problématiques, ceux des restes humains conservés dans les musées comme objets de collection et réclamés ces dernières années par les peuples s'identifiant aux individus concernés : on pense à la vénus hottentote (Saartje Baartman), au chef rebelle kanak Ataï, dont le crâne a été restitué à la Nouvelle Calédonie (thèse de Christelle Patin), aux têtes momifiées tatouées maories (les Toi Mokos) restituées par la France et le Canada à la Nouvelle-Zélande (travaux de Natacha Gagné). Chacun de ces exemples confronte les musées, les institutions, les collectifs autochtones et l'anthropologie aux frontières entre chose et personne et à la question de l'appropriation identitaire.

Sans insister sur les enjeux politiques cruciaux dans ces affaires, c'est la question définitoire qui nous intéressera ici : ces reste humains sont à la fois des choses naturelles



(biologiquement caractérisées) et des objets culturels (corps ou partie de corps ayant subi un processus de conservation, de naturalisation) inventoriés par les musées. Le retour au pays marque à la fois le retour à une certaine humanité (cérémonies funéraires, identification des restes à un individu) et la sortie d'une catégorie muséale, du patrimoine culturel.

#### Statuts douteux

D'autres types de choses ont pu poser d'autres types de problèmes quant aux limites entre matière et objet, entre chose naturelle et objet produit par l'industrie humaine, etc. Pour illustrer l'ambiguïté, le biologiste Jacques Monod avait imaginé que des extra-terrestres débarquent sur notre planète avec un programme informatique censé distinguer artefacts et objets naturels. Les critères principaux devraient être la régularité des formes et leur répétition : ce programme classerait aisément les maisons du côté des artefacts et les rochers du côté des choses naturelles. Mais elle séparerait sans doute les cailloux et les cristaux de quartz, la régularité de structure de ces derniers les rangeant du côté des artefacts. Et que diraient nos extra-terrestres d'une ruche d'abeilles ? Leur ordinateur « y trouverait évidemment tous les critères d'une origine artificielle : structures géométriques simples et répétitives des rayons et des cellules constituantes [...]. N'y a-t-il pas une contradiction flagrante à considérer comme « artificiel » le produit de l'activité automatique d'un être « naturel » ? »<sup>5</sup> Selon Monod, cette contradiction résulte principalement de l'ambiguïté de nos jugements et cet exemple de science-fiction illustre « la difficulté de définir la distinction qui cependant nous paraît intuitivement évidente, entre objets « naturels » et « artificiels » ».

Autre type de problème : quand l'anthropologue Frédéric Jouliau envisagea de rapporter de Côte-d'Ivoire des pierres et des branches qu'il avait identifiées comme des « outils de singes », parce qu'utilisés par des chimpanzés dans leurs activités quotidiennes, il lui fallut préciser le statut de ces choses naturelles pour avoir l'autorisation des douanes de les faire sortir du territoire. « Comment et où donc classer ces objets « faits de main de singe » : du côté du patrimoine naturel ou du patrimoine culturel ? Bien qu'insuffisamment précise, l'expression « outils animaux » semblait alors la plus commode ». Mais selon qu'il s'agisse d'objets naturels ou d'objets culturels, la réglementation internationale diverge sur le droit à la commercialisation et à l'exportation. Que faire d'objets naturels utilisés et parfois modifiés par des animaux à des fins utilitaires et exportés par des chercheurs les étudiant précisément pour cette spécificité ? Pour parvenir à ses fins et ne pas être accusé de pillage des ressources naturelles au passage de la douane ivoirienne, F. Jouliau a donc fait entrer ces outils animaux dans la sphère des objets culturels et payé les droits afférents, « en les labélisant du même sceau que les céramiques sénoufo ou les masques baoulé : en les mettant dans la même catégorie que des productions artistiques humaines ! »<sup>6</sup>.

Le passage à la douane est d'ailleurs un moment privilégié pour étudier la construction des critères de classement, car il oblige à imposer une norme juridique stricte à des entités souvent floues quant à leur identité. L'affaire de l'*Oiseau dans l'espace*, œuvre de Brancusi, est bien connue. Lorsqu'en 1926, le sculpteur roumain souhaita faire entrer aux USA sa sculpture métallique, la douane américaine voulut la taxer à 40 %, comme un « objet manufacturé », tandis que les œuvres d'art pouvaient entrer librement sur le territoire américain. Mais en tant qu'œuvre non figurative, l'*Oiseau dans l'espace* n'était pas une représentation d'oiseau

<sup>5</sup> Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Le Seuil 1970. Chapitre 1, « D'étranges objets ». Citations pages 21, 22 et 23.

<sup>6</sup> Frédéric Jouliau, « Techniques du corps et traditions chimpanzières », *Terrain*, n° 34, 2000, pp. 37-54. Citations pages 37 et 38.

réalisée en bronze ; c'était une œuvre abstraite que les douaniers considéraient comme du bronze travaillé par l'homme, certes, mais non *artistiquement* travaillé ! C'est sur la nature de l'objet que portait le litige qui déboucha sur un retentissant procès en 1928, où l'emporta finalement la vision de Brancusi<sup>7</sup>.

Nous pourrions ajouter à tous ces cas-limites un grand nombre d'exemples répertoriés sur tous les terrains étudiés par les anthropologues. Ainsi les fétiches africains, objets de divination agglomérant crins, tissu, ossements, ferraille, sang coagulé ou coquillages. Chacun croit savoir, empiriquement ou savamment, ce que sont une statuette, un masque, un costume rituels. Mais où classer l'assemblage d'une mâchoire humaine et d'un crâne d'iguane séché, un ensemble de crins de cheval agglutiné en son sommet en une boule noirâtre de sang, de terre et d'excréments coagulés ? Que faire de ces plumes, de ces chaînes métalliques, de ces morceaux de toile grossière, de ces pattes de volaille, de ces coquillages et cailloux sans valeur ?

Toutes ces choses obligent l'ethnologue à la modestie et à la rigueur descriptive plutôt qu'à l'exégèse interprétative. Faute de pouvoir attribuer a priori à ces choses des références statiques le chercheur doit apprendre sur le terrain ce qu'en font les hommes et ce qu'ils en disent.

Si les exemples précédents concernent des objets et des choses un peu particulières, ambivalents mais présents dans des situations peu communes, les objets ordinaires (si toutefois ce terme a un sens pertinent pour les sciences sociales) relèvent de la même problématique : ils résistent souvent à notre volonté de classification et peuvent être qualifiés d'objets-personnes quand ils ont été associés à une personne, celle qui l'a utilisé ou celle qui l'a offert (Bazin : le vase de la tante Agathe ; Violette Morin : les objets biographiques ; Véronique Dassié, les objets d'affection ; Nathalie Heinich : l'objet-personne, 1993).

[**Si temps suffisant :** développer deux cas issus de mes recherches (les maquettes de locomotive de Lucien Mothu (objets fabriqués par une personne, véritables chefs-d'œuvres étroitement identifiés à leur créateur alors même qu'ils ne sont que la reproduction d'objets de série) ; le plat au poisson d'Alise-Sainte-Reine (objet archéologique découvert dans un ensemble de vaisselle d'étain, singularisé et peu à peu identifié à la sainte martyre locale puis au prêtre qui s'est peu à peu approprié symboliquement l'objet).]

Cette identification affective et sociale n'est pas celle que fournit le catalogue ou la liste d'inventaire. Mon hypothèse est que le travail de l'anthropologie se situe au carrefour de ces deux modes d'identification. Il ne revient pas à l'anthropologue, mais plus largement il ne revient pas aux sciences sociales, de trancher entre les deux points de vue en prétendant que le catalogue serait plus « objectif » que les rapports intimes sujet/objet ou inversement que ces derniers seraient plus « authentiques » que les listes d'inventaire.

## De l'utilité du tri et de la mise en ordre

En commerçant avec les hommes et les choses, l'anthropologue s'intéresse aux effets réciproques des objets sur les acteurs sociaux, et sur les sociétés dans leur ensemble. Initialement considérés comme sources d'information et témoignages fiables sur les sociétés, les objets sont désormais considérés par certains chercheurs comme des acteurs à part entière, véritables acteurs sociaux et pas seulement toile de fond, accessoires de décors ou d'utilité de

<sup>7</sup> Bernard Edelman, *L'adieu aux arts. 1926 : l'affaire Brancusi*. Alto, Aubier, Paris 2001.



la vie en société. Non pas que les objets agissent (en manifestant une intention) mais parce qu'ils font faire des choses à ceux qui les manipulent. C'est la théorie dite de l'agency (Alfred Gell, Bruno Latour, Antoine Hennion à différents degrés) qui pousse assez loin l'idée de l'objet-personne. Cette théorie se propose de restituer le plus fidèlement possible l'enchevêtrement des choses et des hommes, des objets et des sujets, ou sur un autre plan de la nature et de la culture que nous renvoie la plupart des situations sociales.

Du fait de la complexité de cette réalité, le catalogue, l'inventaire après-décès, le bon de commande du client ou la facture du fabricant apparaissent comme des mises en liste pauvres pour l'anthropologue (mais aussi pour l'historien, cf. Daniel Roche sur les choses banales). A l'autre bout de la chaîne, la sécheresse et la rigueur systématique de l'inventaire muséal génèrent un autre genre d'insatisfaction : la liste du collectionneur comme celle du musée relèvent d'une mise en ordre d'un ensemble initialement confus, car ayant déjà subi l'aventure du monde social. Mettre en liste des objets à ce moment-là, c'est nier la singularité des choses et l'épaisseur historique du devenir de l'objet.

Pourtant, il semble que nous devrions passer outre cette insatisfaction, car il faut bien que l'anthropologue mette un certain ordre dans ce qu'il note, relève, constate, analyse, pour en permettre l'intelligibilité.

Il existe forcément un écart entre une vision à la fois théorique et réaliste d'un monde social enchevêtré d'hommes et de choses, et une écriture cherchant à en rendre compte. On peut tenter de réduire cet écart par différents moyens, différentes recherches, mais il sera difficile de le combler totalement.

L'une des façons de réduire l'écart entre le désordre de la réalité sociale et le compte-rendu que l'on s'efforce d'en établir est de se concentrer sur des situations de basculement. C'est ici qu'apparaît le plus clairement l'intrication, dans les moments de transition et de mutation. Si la méthode biographique peut avoir un intérêt pour l'étude des objets, c'est pour saisir ces situations ambiguës, rompant la linéarité : l'intérêt principal n'est pas de dérouler le fil rectiligne d'une vie d'objet réussie (*well-lived life* pour reprendre la formule d'Igor Kopytoff) mais d'insister sur les ratés et les bifurcations, sur les allers-retours et les impasses. Ce qui revient à étudier de près des situations cruciales dans le parcours et donc à s'intéresser davantage aux relations particulières sujet-objet à un moment donné.

Le monde réel est un enchevêtrement généralisé et permanent. Le musée peut-il être un centre de tri, de dénouement de la pelote ? Faire le tri, c'est prendre le risque de construire des catégories trop étanches et de perdre en substance. Mais d'un point de vue didactique, comment faire pour traduire sans trahir, comment restituer l'enchevêtrement sans embrouiller l'esprit du public ?